

## Nous avons quitté l'exil...

Luis Martinez Riquelme

Number 76, Spring 1998

Le chagrin d'amour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13723ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martinez Riquelme, L. (1998). Nous avons quitté l'exil.... *Moebius*, (76), 41–50.

LUIS MARTINEZ RIQUELME

*Nous avons quitté l'exil...*

Voici le temps enraciné et cloué  
atmosphère de vitesse infernale  
la nuit viendra globale  
comme un sourire décapité

matière de formules inédites  
éparpillée comme poudre sacrée  
qui fondra dans un orage d'été

voici les virus science-fiction  
qui versent les derniers mots  
à la manière d'un calendrier usé

\* \* \*

Nous avons quitté l'exil  
tous les cent ans  
en parole et en silence

Nous avons quitté l'exil  
sans nous arrêter les jours de pluie  
et moi je ne sais plus  
si la vie a un nom

Nous avons quitté l'exil  
d'un passé inhabité  
où les fantômes parlaient  
par ma voix d'impureté

Nous avons quitté l'exil  
et je tisse mon chemin  
caché dans mon ombre

nous avons quitté l'exil de l'exil  
et moi je suis le témoin

*Égérie*

Figure de femme endormie  
sous le regard du silence  
on sent la présence qui respire  
tous les hasards chargés de vent  
mais rien ne réveille ton sommeil

Figure de femme inventée  
toutes les paroles sont ivres  
c'est l'absence qui nous fait agir

la pluie crépite à ma fenêtre  
comme rumeurs qui survivent  
dans son image future

Égérie reine du crépuscule  
la nuit ce regard dans tes yeux

*Un jour murmure*

Tout poète est un îlot secret  
qui prolonge la vision sidérale  
pour savoir comment repérer l'illusion  
pour dire sa raison figurée des mots  
en une aube d'oubli

Ce messenger qui frappe aux fenêtres  
d'aussi loin que ma voix  
et poursuit les mots  
dans la poussière cosmique  
de la matière qui est matière de tous

Quelque chose nous reste  
de chaque nuit  
comme un arbre blessé  
qui vient vers nous

Tout poète est un îlot secret

Toute cette grandeur enchaînée  
d'arc-en-ciel solennel  
de murmure scintillant  
que reverdit l'automne luxurieux  
mêlant la lune et la nuit

voici la forêt que caresse  
l'ombre de mes mains  
avant l'heure où le soleil allume  
les feuilles mortes

laissent l'odeur humide qui me poursuit  
lointaine  
le vent aussi frappe la pluie  
je suis perdu dans un silence vertical

\* \* \*

J'ai oublié la solitude de la feuille  
là où la fantaisie perce la vision  
il y a dans l'air du matin  
un monde à toi au-delà de ta main

Laisse-moi la mer contre la lumière  
laisse-la tourner sur elle-même  
tant qu'elle ouvrira ses bras  
laisse-la tourner vers moi

Je me laisse habiter  
dans le plus grand silence  
métaphore du crépuscule aveugle  
où l'envers se révèle dans les yeux de la nuit

\* \* \*

Je fixe mon visage dans la fenêtre  
inutile désordre surnaturel

résistance à l'oubli  
qui se perd dans le sentiment  
qui m'habite déjà

le miroir rêve d'incertitude  
sans jamais aboutir à rien

tu marches vers moi  
et m'apportes mon ombre

pour rencontrer ma naissance du bon côté

\* \* \*

Sur le sommeil des hivers  
dans les espaces nus  
l'horloge se dérobe au temps

angoissé par le jour fixe  
je laisse les mots oubliés  
caché loin de toi

harcelé par le vent  
dans la forêt sans arbre  
le matin se lève avec nos corps  
perdu en son immensité triomphante

le miroir blesse mon âme  
avec la fissure de son âme  
qui finit en mes racines

même la parole a un mystère  
qui s'en va avec l'absence  
dévoré par le silence  
où la rivière gagne la mer

\* \* \*

Dehors loin des jours  
le matin se soulève tout seul  
comme un oracle de poussière

je regarde ce paysage dénudé  
entremêlé en un monde d'insectes  
qui ratissent les jardins pour goûter à l'avenir  
je reprends le temps dans le temps passé

\* \* \*

Tu n'as pas perdu ces heures  
dans l'attente il y a  
une rumeur d'un animal qui rêve  
un rêve qui se répète  
dans la fraîcheur de la nuit

Le bruit des hommes à la cible  
qui se disputent la parole  
comme si c'était un ouragan de guêpes  
qui embrasse l'univers et noircit  
celle qui ne reste pas endormie  
à l'heure de la prière  
c'est un paysage connu  
rempli de nostalgie et de cendre  
nous avons tous ce regard dans l'os

\* \* \*

Une feuille tombe  
pour prendre la fuite

le vent efface  
les nuages endormis  
à l'heure envoûtée de la lumière

Une feuille tombe  
quand les corps sont naufrages  
dans la forêt en désordre

Une feuille mille feuilles  
forment la ligne d'un horizon  
et la transforment en racines  
qui nous habitent

### *La mort*

Rien qu'un jeu  
image dorée qui change  
derrière l'ombre toujours prête  
pour apprendre que ton absence  
calme les vieux calendriers  
J'ai compris à ce moment ton désespoir  
cernant la rivière dans une tunique verte

je suis racine d'un jour  
et d'un rire tranquille  
qui à l'intérieur de soi  
se nourrit de la mer hermaphrodite

rien qu'un jeu  
face à elle-même  
je me suis égaré au froid  
et je me suis réveillé contre ma propre existence

pourtant ce matin est là  
comme émergé de toi-même

On te disait pure  
tel un secret étrange  
mêlé à celui qui vient masqué  
tout se refit comme une géométrie  
ainsi naissent la langue et les météorites

fragile le temps craque dans le savoir  
et nous sautons d'une île à une autre plus fragile  
dans la pérennité universelle et folle

inventaire d'une idéographie astrale  
où la rumeur de la parole se tisse de mots  
livre la lumière par-dessus le vertige  
enlisée avec la nuit insondable

d'un geste rituel le crépuscule a un sens poétique  
comme rêve désarçonné  
dans un miroir où l'image métamorphosée s'envole  
comme un insecte passé dans le soleil  
à la tombée des heures fixes

\* \* \*

Tu disais une ligne lunaire  
un mouvement ignoré  
de mes mots aveugles  
le secret tombe où les paroles lisibles  
griffent la sonorité de métal  
vers la naissance de la voix

alors inutile d'oublier d'où je viens  
laissez la feuille tomber, ce soir

la tristesse vient m'habiter  
quand chaque feuille meurt  
éblouissant le sol froid et seul

\* \* \*

Le jour avec son intensité  
reste en tête avec la lumière froide  
comme pour bluffer le destin  
dans la fosse du temps

si jamais le matin ne s'arrêtait plus  
tu n'y prêterais pas attention  
parce que c'est la nuit qui danse  
dans la fosse du temps

la pluie parfume l'herbe et les arbres  
par la solitude azur ciel  
si quelquefois l'orage rixe la tempête  
dans la fosse du temps

les vents rongent les années  
celles qui portent le signe

\* \* \*

Avant que tout se passe  
j'ai parcouru avec le silence ancestral  
ma propre sépulture

je ne sais pas si les étoiles délirent  
dans le même temps que moi  
invisible géographie de la mémoire

Avant que tout se passe  
je veux encore retrouver les lucioles incognito  
pour en une phrase les livrer au vent

qu'importe la folie de la planète  
si nous horloges prenons distance de la mort

\* \* \*

Une petite lumière ivre  
qui brille loin de l'homme immémorial  
il n'y a rien à dire de soi-même que de vivre  
le temps qui monte la rue infinie et qui s'en va  
la pluie me cherche à midi

\* \* \*

Parfois la maison reste vide  
avec toutes les angoisses panoramiques  
d'un orchestre sans tête  
et les horloges en furies musicales

je cherche mon visage dans le mur  
inondé de photos qui rient  
encore de cette introspection  
gris, noir, bleu  
qui tissent mes souvenirs  
coincés par mille araignées

